



# BILL MURRAY

PAR DICK TOMASOVIC

## RÉVÉLATION DU MÉDIOCRE

Film après film, les performances de Bill Murray, souvent minimales pour un effet maximal, l'ont établi en monstre de comédie. Et si le génie comique n'était qu'une question de regard posé sur le monde ?

↑  
Illustration : Justyna Frackiewicz

**C'EST UNE CHANSON INCONGRUE.** Elle commence par une petite mélodie répétitive, grotesque et entêtante, se trouve brisée par une ligne de basse sympathique, puis ramenée à la vie par des petites incursions de cuivres avant qu'un chœur ne répète les paroles suivantes comme une douce prière : « *Too many days to get lost / Many many people I've known got lost* » (« Trop de jours pour se perdre. Beaucoup beaucoup de personnes que j'ai connues se sont perdues »). La petite mélodie biscornue reprend de plus belle, s'efface pour des accords plus harmonieux, sur lesquels les paroles reviennent comme un psaume gracieux, à moins que ce ne soit un mantra diabolique, avant de se finir en une superposition cocasse des différents éléments. Cette piste décalée est une face B du fameux *Feel Good Inc* de Gorillaz (2005). Son titre ? « Bill Murray ». Les paroles semblent faire référence au film de Sofia Coppola, *LOST IN TRANSLATION*<sup>2003</sup>, dans lequel Murray interprète un double, Bob Harris, un acteur américain vieillissant, une star à la carrière chancelante, qui arrive à Tokyo pour y tourner une publicité pour une marque de whisky. Souffrant d'insomnie, il rencontre au bar de l'hôtel une jeune femme qui se sent tout aussi perdue que lui (Scarlett Johansson). Le décalage n'est pas qu'une question d'horaire. Et le sentiment d'étrangeté culturelle sert à la fois de toile de fond et de métaphore aux sentiments de déphasage que l'on peut ressentir avec le monde, avec une acuité vivifiée lorsqu'on rencontre par hasard une autre personne qui semble miraculeusement sur la même longueur d'onde isolée que la sienne. La chanson de Gorillaz, à la fois pittoresque et touchante, et le film de Coppola, drôle et bouleversant, ont le même objet d'élection : un acteur dont la présence à l'écran, mi-clown blanc, mi-auguste, joue en permanence d'un principe de décalage.

### CULTURE DE L'ÉCHEC

Né dans la banlieue de Chicago en 1950, Bill Murray est le cinquième d'une famille de neuf enfants. Autrement dit, l'art de se distinguer devient rapidement une arme de survie pour le jeune garçon. Le voilà chanteur d'un groupe de rock tout en étudiant dans un lycée privé jésuite, travaillant comme caddie pour payer ses études de médecine, mais arrondissant ses fins de mois en

dealant de la marijuana jusqu'à ce que son frère le sorte de ses démêlés judiciaires pour lui faire intégrer une troupe d'improvisation. Tout au long de son parcours, Murray ne fera que se différencier. Il contournera les passages obligés, fuira les voies tracées, brûlera les plans de carrière, apparaîtra là où on ne l'attend pas et décevra celles et ceux qui l'attendaient, au point de revendiquer une culture de l'échec. Lorsque ses collègues humoristes de l'émission radiophonique à succès *National Lampoon Radio Hour* fondent le *SATURDAY NIGHT LIVE*<sup>1975</sup>, il préfère rejoindre une émission concurrente qui sera rapidement annulée faute d'audience. Lorsqu'il doit faire ami-ami avec la star montante Chevy Chase, il l'insulte et lui casse la figure<sup>1</sup>. Lorsqu'il commence à connaître le succès au cinéma avec une comédie délirante (*ARRÊTE DE RAMER, T'ES SUR LE SABLE* d'Ivan Reitman en 1979), il enchaîne avec un improbable biopic où il interprète Hunter S. Thompson, le créateur du journalisme gonzo (*WHERE THE BUFFALO ROAM*, réalisé par Art Linson en 1980).

### ACTEUR INSAISSISSABLE

Lorsqu'il devient une star du rire grâce à l'immense succès de *SOS FANTÔMES*<sup>1984</sup> (Ivan Reitman), il finance, écrit et interprète une fresque historique, dramatique et sentimentale située dans les soubresauts de l'après-Première Guerre mondiale, *LE FIL DU RASOIR*<sup>1984</sup> (John Byrum), qui sera un échec retentissant, rapportant à peine la moitié de son budget. Lorsque les propositions de tournage s'accumulent sur son bureau et qu'il est l'un des comédiens les plus demandés de l'industrie, il quitte Hollywood pour quelques années et part étudier la philosophie sartrienne à Paris où il passe ses heures perdues à la Cinémathèque. Lorsqu'il revient enchaîner les succès dans des comédies cultes (*FANTÔMES EN FÊTE* de Richard Donner en 1988, *SOS FANTÔMES 2* d'Ivan Reitman en 1989, *UN JOUR SANS FIN* d'Harold Ramis en 1993), il se trouve des vellétés de cinéaste et coréalise *HOLD-UP À NEW YORK*<sup>1990</sup> avec Howard Franklin, remake du film d'Alexandre Arcady avec Jean-Paul Belmondo (*HOLD-UP*<sup>1985</sup>). Alors qu'il est une star confirmée, il décide de prendre ses distances

1. Fabuleusement raconté par Yal Sadat dans *Bill Murray : Commencez sans moi*, Capricci, 2020.



avec Hollywood, se passe d'agent, ne relève que de temps à autre la boîte vocale d'un téléphone dédié aux propositions, ignore des rôles en or, accepte d'étonnants caméos et privilégie les cinéastes indépendants (Wes Anderson, Sofia Coppola, Jim Jarmusch). Il prête sa voix à Garfield (GARFIELD<sup>2004</sup> de Peter Hewitt) et à Baloo (LE LIVRE DE LA JUNGLE<sup>2016</sup> de Jon Favreau), comme il l'avait fait aux personnages dessinés du très peu politiquement correct Picha (LA HONTE DE LA JUNGLE en 1975 et LE CHAÎNON MANQUANT en 1980). Il hurle un non catégorique à toute possibilité de rejouer un chasseur de fantômes après les succès des deux films de Reitman, mais se retrouve au casting du SOS FANTÔMES<sup>2016</sup> féminin de Paul Feig puis du SOS FANTÔMES : L'HÉRITAGE<sup>2021</sup> de Jason Reitman. Enfin, lorsqu'on le croit un peu rangé des voitures, il annonce son arrivée dans l'univers de Marvel Studios... Bill Murray n'est pas forcément incernable, mais il est insaisissable, transformant sa vie entière en un spectacle d'improvisation permanent. Rien d'étonnant à ce qu'il ne se donne pas la peine de démentir sa mort annoncée sur Twitter et dans les médias américains en juin dernier alors qu'au même moment, les rumeurs les plus folles s'emballent sur la possibilité qu'il incarne le prochain James Bond...

### À CÔTÉ DU RÉEL

Si les anecdotes liées à sa carrière et à ses perturbants modes d'apparition et de disparition impromptus fascinent (cette tendance à ne jamais respecter totalement les agendas de tournage, au grand dam des cinéastes et producteurs, cette manière de faire des canulars avec des quidams rencontrés dans la rue – les « Bill Murray Stories »), c'est aussi parce qu'elles semblent être l'extension d'un jeu de comédien d'une rare singularité, jouant du décalage et du détachement comme personne.

Bien sûr, dans la longue histoire de la comédie américaine, des pionniers du burlesque aux princes de la comédie loufoque ou sophistiquée, l'usage de l'excentrement du personnage comique est un canevas éprouvé. Buster Keaton est poussé hors du cadre par des forces centrifuges qui interrogent l'humanité d'un point de vue quasi métaphysique, Charlie Chaplin est rejeté du champ de vision pour révéler la violence sociale, Harpo Marx est un hurluberlu privé de parole pour mieux libérer une poésie insolite et pataphysicienne, Cary Grant rythme un flot de paroles automatiques en multipliant les accélérations et les stases au sein du plan pour y creuser de grandes béances absurdes, etc. Mais peut-être que personne ne se tient à côté du réel comme Bill Murray le fait, si ce n'est, peut-être, les héros des cartoons, le Bugs Bunny de Chuck Jones ou le Droopy de Tex Avery, qui sont capables de porter l'action et même d'en être les héros, tout en la regardant avec la plus grande des circonspections. C'est l'exploit comique que Bill Murray parvient à reproduire prodigieusement tout au long de sa carrière : être là et en même temps être à côté de ce réel.

On pourrait penser à n'importe quelle scène. Mais citons-en quelques-unes, emblématiques. Dans ARRÊTE DE RAMER, T'ES SUR LE SABLE, il faut voir Murray en



Quel est votre homme idéal ?



D'abord, il est trop humble pour savoir qu'il est parfait.



C'est moi !



Il est intelligent, attentionné, drôle...



Moi, moi, moi.

↑ Bill Murray et Andie MacDowell dans *Un jour sans fin* (1993).

organisateur de colonie de vacances simuler le bou-te-en-train pour rassurer les jeunes gens sur leur capacité de séduction. Dans *LES BLEUS*<sup>1981</sup> (Ivan Reitman), il incarne un chauffeur de taxi qui, après avoir perdu son job, sa petite amie et son logement, s'engage dans l'armée. Les discours de motivation qu'il adresse à son bataillon, ou à l'un de ses compères (John Candy) avant un match de catch, ou encore la manière dont il présente une pince à glace comme un redoutable sex-toy à une jeune femme qu'il veut séduire constituent d'incroyables exercices de funambulisme entre autoconviction et détachement. La plupart des moments cultes de *SOS FANTÔMES* sont liés aux attitudes désinvoltes et au regard sceptique de Murray, que ce soit lors des premières chasses aux fantômes dans l'hôtel de luxe (où il convient de ne pas croiser les effluves), lors des scènes de drague de Dana Barrett (Sigourney Weaver) pendant la fouille de son appartement ou lorsqu'elle flotte à un mètre au-dessus de son lit, son corps possédé par une entité démoniaque. Sans parler de l'affrontement final contre Gozer sur le toit d'un building new-yorkais, qui montre le personnage de Peter Venkman, partagé entre effroi et incrédulité hilare, lancer des répliques pleines de morgue à la tête de l'hostile divinité sumérienne.

### DÉTACHEMENT CAUSTIQUE

Très tôt dans sa carrière, Murray développera une expression de placidité dédaigneuse à l'égard du monde, qu'il soit ordinaire ou fantastique, un regard à la fois complice et fatigué, régulièrement lancé au spectateur pour le prendre à témoin de sa consternation face aux attitudes de ses contemporains, aux situations de la vie quotidienne (ou parfois surnaturelle), et même face à ses propres frasques hypocrites (la scène d'ouverture de *SOS FANTÔMES* et son expérience télépathique peu déontologique comme modèle). Ses moues inimitables, à la fois juges de sa mauvaise foi et de la platitude prévisible de l'univers (*UN JOUR SANS FIN* en propose un véritable festival), imposeront son registre de détachement caustique qu'il baladera de film en film, au-delà des genres, des tonalités et des narrations, de la scène de la douche dans une chambre d'hôtel japonaise dans *LOST IN TRANSLATION* à une attaque de zombies dans *BIENVENUE À ZOMBIELAND*<sup>2009</sup> de Ruben Fleischer (où il joue son propre rôle), en passant par le sous-marin de *LA VIE AQUATIQUE*<sup>2004</sup> (Wes Anderson). Plus qu'un style, c'est une manière d'être (ou de ne pas tout à fait être) qui s'adapte autant aux frasques d'un agent secret (*L'HOMME QUI EN SAVAIT TROP... PEU*<sup>1997</sup> de Jon Amiel) que d'un avocat véreux (*SEXCRIMES*<sup>1998</sup> de John McNaughton) ou d'un gardien d'enfants alcoolique (*ST. VINCENT*<sup>2014</sup> de Theodore Melfi), entre autres. Chacun de ses gestes, de ses regards, chacune de ses expressions faciales révèle toute la médiocrité de l'univers auquel il doit bien prendre part. Irrésistiblement comique, la filmographie de Bill Murray, inattendue et déroutante, trouve sa cohérence dans cette terrible révélation qu'il nous adresse avec la plus amicale des complicités : le monde est médiocre et toute vie est une imposture. ●



Pourquoi ce déguisement ?



Pour passer inaperçu.



Les zombies se bouffent pas entre eux.



Mon maquilleur m'a appris.



Maïzena, groseilles et réglisse en cas de bisous de ces dames.



Nom de Dieu !  
C'est Bill-sa-race-Murray !

↑ Woody Harrelson et Bill Murray dans *Bienvenue à Zombieland*.